

Interview

CLASH

Clash, ça n'est pas un groupe violent, agressif ni politisé. Anarchiste ? Peut-être, bien que trois années, un pied dans le show-biz, les aient non pas corrompus, mais désillusionnés. Mick est toujours aussi brusque et inconséquent dans ses réactions, mais profondément exhibitionniste : voyez-le sur scène en tenue de cow-boy ou attablé au restaurant dans un hideux complet jaune cocu des plus discrets. Nicky (le batteur), reste le plus dissimulé derrière sa petite taille et de Paul (le bassiste), on ne connaît guère que sa casquette posée sur ses cheveux blonds, son jean troué à hauteur des genoux et le couteau à crans d'arrêt acheté au bazar de l'Hôtel de Ville. Quant à Joe Strummer, il porte l'étoile, en distingué shériff, sur le revers de sa veste. Sensible, lucide, souvent malade, il a une classe peu commune chez les gens de son entourage, et l'apercevoir au Palace, par une froide nuit d'octobre, ne fait qu'ajouter de la crédibilité à son ouverture d'esprit et ne détériore en rien le fond de vérité qui le fait chanter « London's burning », « White riot » ou bientôt tout un nouvel album « Garageland ».

Elisabeth D. : Tu es un gosse de la rue ?

Joe : Non, mais je viens d'un milieu très moyen, moyen, moyen. Je n'ai jamais vu mes parents après l'âge de neuf ans, parce qu'ils partirent habiter à l'étranger et je restai en Angleterre, dans un pensionnat.

E.D. : Ça devait être terrible !

Joe : Il y avait des filles, ce n'était pas si mal. Et c'était bien aussi pour moi, parce que mon père était un salaud. Très dur. Je lui ai dit adieu et j'ai grandi normalement. C'est une chance pour moi.

E.D. : Tu étais ami avec les Sex Pistols au début ?

Joe : Oui, les Pistols nous soutenaient au Nashville.

E.D. : Et après ?

Joe : Oh, après, nous avons eu de mauvaises relations. Je ne sais plus pourquoi. Nous sommes partis ensemble en tournée. Il y avait plusieurs groupes : les Pistols, les Damned, les Heartbreakers et les Clash. Nous jouions en première partie. Mais nous n'avons fait que quelques concerts, puis nous sommes partis pour notre propre tournée qui a très bien marché. Je pense alors que les Pistols commençaient à nous jalouser. Lorsque nous sommes rentrés à Londres, dans les journaux, les Pistols disaient : « Oh, les Clash, ils sont futiles, insignifiants ». C'est dommage parce que nous étions très amis avant d'être connus.

E.D. : C'est un peu la rançon du show-biz.



Joe STRUMMER



Jo Strummel



Jo Strummel

Joe : Je crois qu'à présent, je peux mieux le comprendre. Je me sens plus mûr. Ça ne me tracasserait plus à présent.

E.D. : Vous n'avez pas joué en Allemagne. C'était pourtant prévu dans votre tournée ?

Joe : Nous devions y aller après la France et la Hollande, mais en Allemagne, ils ont tout annulé. Je pense qu'ils sont trop nerveux, à Berlin, en particulier. Mais nous avons quand même joué à Hambourg, Francfort et Munich. C'était bien.

E.D. : Ah bon ? Mick m'a dit qu'il a eu horreur de ça.

Joe : Oui, mais Mick a horreur de tout.

E.D. : Tu connais des groupes français ?

Joe : Oui, Bijou, Metal Urbain, Asphalt Jungle et puis les Lou's. J'aime beaucoup Bijou, le gitanste. C'est quoi son nom : Robert Palmer ?

E.D. : Non, Vincent.

Joe : Ah bon, il est vraiment bien. J'aimerais savoir jouer comme lui.

E.D. : Tu me disais que tu étais devenu plus mûr, dans quelle mesure ?

Joe : Je crois que je comprends comment mieux faire les choses. Comment mieux jouer. Avant, je fonçais, je jouais du rock'n'roll incontrôlé. Maintenant, je sais comment avoir plus de force en gardant le contrôle de moi-même. C'est une sorte de nouvelle direction dans notre musique.

E.D. : Je te pose cette question, car certaines personnes ont été déçues du concert que vous avez donné à Paris, ils vous ont trouvés un peu trop sages.

Joe : Tu ne dois rien juger par rapport au concert de l'autre soir, parce que chaque fois que j'ouvrais la bouche pour chanter, j'avais envie de dégueuler, j'étais vraiment malade et à la fin du concert, j'ai vomi de partout, sur mes mains, mes genoux. Sur scène, je ne pouvais pas bouger, ni même regarder le public. C'était abominable. La dernière fois, c'était pareil, chaque fois que je viens à Paris. J'espère que la 3^e fois, ce sera bien. J'espère aussi que les gens

viendront nous revoir.

E.D. : Vous avez des ennuis d'argent ces temps-ci ?

Joe : Cette année, nous avons eu beaucoup de problèmes, en particulier, avec notre nouveau manager. Nous avons travaillé deux ans et demi avec Bernie Rhodes et je pense que c'est suffisant. Il avait de très bonnes idées, mais quand il s'agissait de les appliquer et de les rentabiliser... oublions. Il nous a mis dans une merde incroyable. Mais tout dépend de notre prochain LP : s'il se vend, tout ira bien pour nous, sinon, nous serons vraiment dans de graves ennuis. Je crois pourtant que nous sommes le meilleur groupe punk qui reste.

E.D. : Tu aimes les Ramones ?

Joe : Oui.

E.D. : Tu ne penses pas qu'ils sont fascistes ?

Joe : Oh si, ils le sont probablement, mais j'aime leur musique, je n'aime pas Road to Ruin leur nouvel album. Il y a beaucoup trop de guitare acoustique.

E.D. : Et vous, votre nouvel album est différent ?

Joe : C'est-à-dire que nous n'avons pas agi comme les Ramones ou les Stranglers qui en sont à leur troisième LP. Nous nous sommes arrêtés au premier pour réfléchir, parce qu'il n'y avait pas de raison de se dépêcher, de sortir un 2^e album tout à fait semblable au premier. Nous voulions faire quelque chose de différent.

E.D. : Mick m'a dit que vous aviez écrit 40 chansons pour votre nouveau L.P.

Joe : Oui, nous en avons gardé 10 et les autres nous les avons bazardees.

E.D. : Tu crois toujours en une issue révolutionnaire ou je ne sais trop quoi ?

Joe : Ce que nous essayons de faire à présent, c'est de dire aux gens que ce n'est pas bien d'être un mouton. C'est ce que recherche le heavy rock : te rendre inconscient. Nous, nous disons aux gens de garder leur conscience. Nous croyons que la nature humaine est capable de décider seule et individuellement de ce qu'elle veut faire, sans la police ni le gouvernement, nous n'aimons pas le contrôle, c'est tout.

E.D. : Quand tu écris tes textes, comment t'y prends-tu ?

Joe : Je m'assied devant ma machine à écrire. J'écris mieux sur ma machine à écrire. Je l'utilise toujours. J'ai la machine à écrire de Patti Smith.

E.D. : Ah bon ?

Joe : Oui, quand elle était amoureuse de Paul, il y a de cela trois ans, elle lui fit cadeau de sa machine à écrire, mais il n'en n'avait pas l'usage et il me la donna.

E.D. : Qu'est-ce que tu penses de Patti Smith ?

Joe : O.K. Tu comprends ?

E.D. : Quels autres groupes aimes-tu ?

Joe : J'aime les groupes de filles, les Slits entre autres.

E.D. : Pourquoi spécialement des groupes de filles ?

Joe : Parce que je suis un homme.

E.D. : Oui, c'est une bonne raison. Vous avez beaucoup de fans filles ?

Joe : Oui, nous aimons beaucoup les filles, mais la plupart du temps nous sommes seuls. Regarde, imagine moi, rentrant à Londres pour deux jours, alors que je n'y suis pas retourné depuis cinq mois. Je rentre à la maison. Toutes mes amies ont foutu le camp. Ainsi, je reste assis, chez moi, solitaire.

E.D. : Tu souffres de cette solitude ?

Joe : Je suppose. Mais chaque jour, nous devons repartir pour un nouveau concert et nous n'avons pas le temps d'y penser. Sauf peut-être le soir, la nuit.

E.D. : Il y a de quoi devenir fou !

Joe : Oui, ça te rend fou, mais je me suis rendu compte que lire des livres, c'était la cure. Tu peux t'oublier là-dedans, et tu te sens rechargé comme de nouvelles piles.

E.D. : Tu penses au futur, parfois ?

Joe : Non, je ne préfère pas, pourtant je suis optimiste. J'ai toujours été optimiste.

E.D. : Tu penses qu'il y a quelque chose à attendre de la vie ?

Joe : Oui, se connaître soi-même, c'est pour ça que l'on vit.

(Photo Elisabeth D.)
Elisabeth D.